



JULIA QUINN
Colin

LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON



POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialisée dans la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite en treize langues. Pour en savoir plus, consultez son site : www.juliaquinn.com.

Colin

Aux Éditions J'ai lu

**LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON**

- 1 – Daphné et le duc
N° 8890
- 2 – Anthony
N° 8960
- 3 – Benedict
N° 9081
- 4 – Colin
N° 9258
- 5 – Éloïse
N° 9284
- 6 – Francesca
N° 9365
- 7 – Hyacinthe
N° 9393
- 8 – Gregory
N° 9415
- 9 – Des années plus tard
N° 11580

**LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON 1 & 2**

- Splendide
N° 9303
- L'insolente
de Stannage Park
N° 9724
- Comment séduire
un marquis ?
N° 9742
- Les carnets secrets
de Miranda
N° 9835
- Mademoiselle la curieuse
N° 9894
- Trois mariages
et cinq prétendants
N° 10918
- Ce que j'aime chez vous
N° 12658

**LES DEUX DUCS
DE WYNDHAM**

- 1 – Le brigand
N° 11745
- 2 – M. Cavendish
N° 11774

**LE QUARTET
DES SMYTHE-SMITH**

- 1 – Un goût de paradis
N° 11779
- 2 – Sortilège d'une nuit d'été
N° 11882
- 3 – Pluie de baisers
N° 11903
- 4 – Les secrets de Sir Richard
Kenworthy
N° 11915

LES ROKESBY

- 1 – À cause
de Mlle Bridgerton
N° 11987
- 2 – Un petit mensonge
N° 12119
- 3 – L'autre Mlle Bridgerton
N° 12747

JULIA
QUINN

LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON – 4

Colin

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
ROMANCING WITH MISTER BRIDGERTON

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins
Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2002

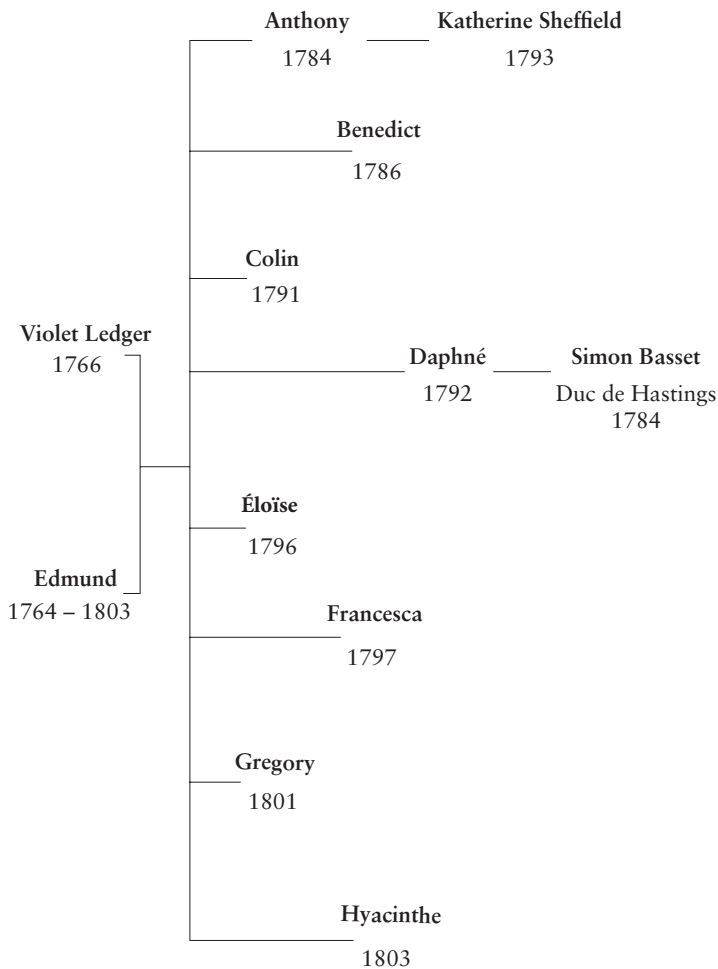
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2010

*À toutes mes amies et collègues de chez Avon.
Merci de me permettre d'avoir quelqu'un à qui parler
tout au long de la journée.
Votre soutien et votre amitié comptent plus
pour moi que je ne saurais le dire.*

*Et à Paul, même si pour lui, ce qui se rapproche
le plus d'un roman d'amour est un pensum appelé
Le Baiser de la mort.*

*Toute ma gratitude à Lisa Kleypas et
à Stephanie Laurens*

La famille Bridgerton



Le mois d'avril est déjà là, et avec lui, la saison londonienne est de retour. On peut voir dans toute la ville les mères ambitieuses et leurs chères débutantes en quête de la robe de bal magique qui, elles le savent, feront toute la différence entre une future épouse et une future vieille fille.

Et pour ce qui est de leurs proies (les célibataires endurcis), M. Colin Bridgerton caracole de nouveau en tête de la liste des bons partis, même s'il n'est pas encore rentré de son voyage à l'étranger. Certes, il n'est pas titré, mais il est abondamment doté puisqu'il ne manque ni d'allure, ni de fortune, ni, comme le sait quiconque a passé une seule minute à Londres, de charme.

Toutefois, M. Bridgerton a atteint l'âge relativement avancé de trente-trois ans sans jamais manifester d'inclination pour une jeune fille en particulier, et l'on n'a guère de raisons de supposer que cette saison 1824 différerait, en ce point, de 1823.

Peut-être les chères débutantes – et surtout leurs mères ambitieuses – seraient-elles avisées de chercher ailleurs. Si M. Bridgerton est en quête d'une fiancée, il cache bien ses intentions.

D'un autre côté, n'est-ce pas là justement le genre de défi propre à enthousiasmer une débutante ?

La Chronique mondaine de lady Whistledown

Prologue

Le 6 avril de l'année 1812 – deux jours exactement avant son seizième anniversaire –, Pénélope Featherington tomba amoureuse.

En un mot, l'expérience fut exaltante. Le monde trembla. Le cœur de Pénélope fit des bonds. Elle eut le souffle coupé. Et, nota-t-elle avec une certaine satisfaction, le monsieur en question – un certain Colin Bridgerton – ressentit exactement les mêmes transports... le côté sentimental mis à part.

En effet, il ne tomba – hélas ! – pas amoureux d'elle en 1812, ni en 1813, 1814, 1815... Diable ! Non plus que dans les années 1816 à 1822, et assurément pas en 1823, qu'il passa presque en totalité à l'étranger. Cependant, pour lui aussi, la terre trembla, son cœur bondit, et Pénélope sut sans l'ombre d'un doute qu'il avait eu le souffle coupé. Une bonne dizaine de secondes.

Comme il arrive en général à un homme qui fait une chute de cheval.

Voilà comment cela s'était passé.

Pénélope se promenait dans Hyde Park avec sa mère et ses deux sœurs aînées lorsqu'elle avait senti le sol vibrer sous ses pas (voir plus haut le passage au sujet du tremblement de terre). Sa mère ne prêtant pas attention à elle – c'était souvent le cas –, Pénélope s'était éloignée discrètement pour voir ce qui se passait. Les dames Featherington étaient en grande

conversation avec la vicomtesse Bridgerton et sa fille Daphné, qui venait de commencer sa deuxième saison à Londres, aussi avaient-elles superbement ignoré le roulement de tonnerre. Les Bridgerton étaient des gens qui comptaient, et on ne négligeait pas une conversation avec eux.

Ayant contourné un arbre au fût particulièrement épais, Pénélope aperçut deux cavaliers qui venaient dans sa direction, chevauchant à bride abattue – ou quelle que soit l'expression consacrée pour désigner ces inconscients qui, une fois juchés sur une monture, oublient toute notion de confort et de sécurité. Le cœur de Pénélope cogna sourdement dans sa poitrine. (Il aurait été bien difficile à la jeune fille de conserver un poulx paisible devant le fougueux spectacle qui s'offrait à elle, et, en outre, cela lui permettrait par la suite d'affirmer que son cœur avait fait un bond le jour où elle était tombée amoureuse.)

Soudain, par l'un de ces inexplicables caprices du destin, une bourrasque avait emporté son bonnet (dont elle avait, au grand dam de sa mère, à peine noué les rubans, ces derniers lui irritant la peau), l'avait soulevé dans les airs et hop ! L'avait plaqué sur le visage de l'un des deux cavaliers.

Pénélope avait laissé échapper un hoquet de surprise (le fameux souffle coupé), puis l'homme était tombé de sa monture, s'abattant de manière fort peu élégante dans une flaque de boue.

Sans réfléchir, elle s'était précipitée vers lui en poussant un cri censé exprimer son inquiétude quant à son bien-être, cri qui, elle le craignait, s'était transformé en un glapissement étranglé. Bien entendu, il allait être furieux contre elle. Après tout, il était, par sa faute, tombé de cheval et se retrouvait couvert de boue – deux mésaventures à même de mettre n'importe quel gentleman de sale humeur. Pourtant, après qu'il se fut relevé en époussetant ce qui pouvait l'être de ses vêtements, il ne s'était pas fâché contre elle. Il ne lui avait pas fait

la moindre remarque désobligeante. Il n'avait pas crié. Il n'avait même pas froncé les sourcils.

Il avait ri.

Il avait ri.

Pénélope n'avait pas une grande expérience en matière de rire masculin, et le peu qu'elle avait connu n'avait pas été très plaisant. Cependant, les yeux de l'inconnu – d'un vert intense – brillaient d'amusement tandis qu'il essuyait une malencontreuse tache de boue sur sa joue tout en déclarant :

— Eh bien, ce n'était pas très bien joué de ma part, n'est-ce pas ?

C'est à cet instant que Pénélope était tombée amoureuse.

Lorsqu'elle avait retrouvé sa voix (c'est-à-dire, elle fut peinée de le noter, avec un certain temps de retard par rapport à n'importe quel quidam d'intelligence moyenne), elle avait répondu :

— Oh, non, c'est moi qui devrais vous présenter des excuses ! Mon bonnet s'est envolé et...

Elle s'interrompit en s'avisant qu'il ne lui avait pas présenté d'excuses, et qu'elle n'avait donc aucune raison de le contredire.

— Il n'y a pas de mal, répondit-il avec un sourire amusé. Je... Oh, bonjour, Daphné ! J'ignorais que tu étais au parc.

Pivotant sur ses talons, Pénélope s'était trouvée nez à nez avec Daphné Bridgerton, à côté de qui se trouvait Mme Featherington mère, laquelle avait sifflé :

— Qu'as-tu fait, Pénélope Featherington ?

Pénélope n'avait pas eu le réflexe de rétorquer par son habituel « rien », car non seulement tout était sa faute, mais elle venait manifestement de se ridiculiser devant un homme qui, à en juger par l'expression maternelle, était un excellent parti.

Non que sa mère ait pensé un instant qu'elle avait une seule chance de le séduire. Mais Mme Featherington nourrissait de grandes ambitions matrimoniales pour

ses filles aînées. Et, de toute façon, Pénélope n'avait pas encore effectué sa première sortie dans le monde.

Cependant, si sa mère avait envisagé de se fâcher davantage, elle s'en abstint, car cela aurait détourné son attention des célèbres Bridgerton, qui comptaient dans leurs rangs, Pénélope venait soudain de le comprendre, l'homme pour l'instant couvert de boue.

— J'espère que votre fils n'est pas blessé ! s'était écriée Mme Featherington à l'adresse de lady Bridgerton.

— Je vais très bien, avait répondu Colin tout en faisant un adroit pas de côté, sans doute pour échapper aux manifestations de l'inquiétude maternelle.

Les présentations avaient été faites, mais le reste de la conversation avait ensuite perdu tout intérêt, en grande partie parce que Colin Bridgerton avait rapidement, et avec justesse, classé Mme Featherington dans la catégorie des marieuses invétérées. Pénélope ne fut donc guère surprise de le voir battre prestement en retraite.

Cependant, il était trop tard. Le mal était fait. Elle avait trouvé de quoi alimenter ses rêves.

Plus tard, ce soir-là, alors qu'elle revivait en pensée leur rencontre pour la centième fois, elle s'avisa que ç'aurait été encore mieux si elle avait pu prétendre qu'elle s'était éprise de lui lorsqu'il avait porté sa main à ses lèvres avant de l'entraîner dans une valse étourdissante, ses yeux verts pétillant de mille promesses, tandis qu'il la serrait un peu plus que ne l'exigeaient les usages. Ou alors, que cela était arrivé alors qu'il chevauchait à la vitesse de l'éclair à travers la lande battue par les vents, nullement ralenti par lesdits vents, tandis qu'il (ou plutôt son cheval) galopait vers elle, impatient (Colin, pas son cheval) de la rejoindre.

Mais non, il avait fallu qu'elle s'éprenne de Colin Bridgerton le jour où il était tombé de sa monture dans une flaque de boue. C'était totalement dépourvu de romantisme, mais ce n'était que justice, puisque rien ne devait s'ensuivre.

À quoi bon gaspiller tant de romantisme pour un homme qui ne répondrait jamais à son amour ? Mieux valait laisser les rencontres sur la lande balayée par les vents à des couples qui avaient vraiment un avenir ensemble.

Et s'il y avait une chose dont Pénélope était certaine, même à l'âge de seize ans moins deux jours, c'est qu'en ce qui concernait son avenir, Colin Bridgerton ne figurerait pas dans le rôle du mari.

Elle n'était tout simplement pas le genre de fille qui plaisait à un homme comme lui, et elle craignait de ne jamais l'être.

Le 10 avril 1813 – deux jours tout juste avant son dix-septième anniversaire –, Pénélope Featherington effectua son entrée dans le monde. Elle n'en avait pas envie. Elle avait supplié sa mère de lui accorder un délai supplémentaire d'un an. Elle pesait une douzaine de kilos de trop et son visage avait toujours une fâcheuse tendance à se couvrir de boutons lorsqu'elle était nerveuse, c'est-à-dire la plupart du temps, car rien au monde n'aurait pu la rendre plus nerveuse que la perspective d'un bal londonien.

Elle tenta de se persuader que la véritable beauté est intérieure, mais cela ne la consola guère de son désespérant manque de conversation. Quoi de plus déprimant qu'une jeune fille vilaine et sans esprit ? Or, en cette première année sur le marché du mariage, c'était exactement ce qu'était Pénélope. Une vilaine fille sans... – bon, d'accord, elle pouvait se montrer un peu indulgente –, une vilaine fille sans *beaucoup* d'esprit.

En son for intérieur, elle savait qui elle était – une personne intelligente, bienveillante, et souvent même drôle –, mais ces qualités semblaient toujours s'égarer quelque part entre son cœur et ses lèvres, de sorte qu'elle finissait toujours par dire ce qu'il ne fallait pas, ou, plus souvent, par ne rien dire du tout.

Pour ne rien arranger, sa mère refusait de la laisser choisir elle-même ses vêtements. Lorsqu'elle ne portait pas de blanc – la couleur requise pour les débutantes, qui n'était pas du tout flatteuse pour son teint –, elle était obligée d'arborer du jaune, du rouge ou de l'orange, trois couleurs qui lui donnaient une mine épouvantable. La seule fois où Pénélope avait suggéré du vert, Mme Featherington avait déclaré d'un ton sans réplique que le vert était sinistre.

Le jaune, en revanche, avait-elle poursuivi, était une couleur joyeuse, et une jeune fille joyeuse attirerait plus sûrement un mari.

Ce jour-là, Pénélope avait renoncé à comprendre la logique maternelle.

Et elle avait continué à porter du jaune, de l'orange et, à l'occasion, du rouge, des teintes qui, avec ses cheveux roux et ses yeux bruns, lui faisaient un teint spectral. Cependant, étant impuissante à y changer quoi que ce soit, elle affichait son plus beau sourire et acceptait son sort. Et si elle n'avait pas le cœur à la fête, du moins s'interdisait-elle de pleurer en public.

Ce qui, à sa grande fierté, ne lui était jamais arrivé.

Cerise sur le gâteau, 1813 avait été l'année où la mystérieuse (et fictive) lady Whistledown avait commencé à publier ses fameuses *Chroniques mondaines* au rythme de trois par semaine. Le journal à feuillet unique avait rencontré un succès fulgurant. Personne ne connaissait l'identité de son auteur, mais chacun avait sa théorie. Durant des semaines – et même des mois –, on n'avait parlé que d'elle à Londres. Les six premiers numéros du journal avaient été distribués gratuitement, le temps que le beau monde ne puisse plus s'en passer, puis, du jour au lendemain, plus de livraison. Juste des crieurs des rues qui le vendaient au prix scandaleux de cinq *pence*.

Mais déjà, plus personne ne pouvait vivre sans sa dose presque quotidienne de commérage. Aussi tout le monde déboursait-il ses cinq *pence* tandis que, quelque

part, une femme (ou peut-être, supposaient certains, un homme) s'enrichissait.

Ce qui distinguait *La Chronique mondaine de lady Whistledown* de ses concurrentes, c'était le fait que son auteur citait les noms en entier. Impossible de se cacher derrière les initiales de lord P... ou de lady B... !

Lorsque lady Whistledown parlait de quelqu'un, elle utilisait son patronyme complet.

Et lorsque lady Whistledown parlait de Pénélope Featherington, elle ne mâchait pas ses mots. La première apparition de Pénélope dans la *Chronique* fut ainsi formulée :

La désastreuse robe de bal de Mlle Pénélope Featherington faisait surtout ressembler la malheureuse à un citron blet.

Le coup était assez bas, sans aucun doute, mais ce n'était que la vérité.

Sa deuxième apparition ne fut pas plus tendre.

On n'a pas entendu Mlle Pénélope Featherington prononcer un seul mot, mais qui s'en étonnera ? La malheureuse était littéralement noyée sous les flots de dentelles de sa robe.

Ce n'étaient pas de telles remarques, Pénélope en avait bien peur, qui allaient améliorer sa popularité.

Toutefois, la saison n'avait pas été totalement calamiteuse. Avec certaines personnes, Pénélope était capable de s'exprimer. Lady Bridgerton, par exemple, semblait l'avoir prise en affection et Pénélope s'était surprise à révéler à l'aimable vicomtesse des choses qu'elle n'aurait jamais imaginé dire à sa propre mère. C'était grâce à elle qu'elle avait rencontré Éloïse, la sœur cadette de son cher Colin. Éloïse venait elle aussi de fêter ses dix-sept ans, mais sa mère avait eu la sagesse de lui permettre de reporter d'une année son entrée dans le

monde, bien qu'Éloïse possède le charme et la beauté des Bridgerton en abondance.

Ainsi Pénélope passait-elle ses après-midi dans le petit salon vert de lady Bridgerton (ou, plus souvent, dans la chambre d'Éloïse, où les deux filles riaient, gloussaient et bavardaient avec passion de tout ce qui leur passait par la tête) et croisait-elle à l'occasion Colin qui, à l'âge de vingt-deux ans, n'avait toujours pas quitté la maison familiale pour prendre un appartement.

Si Pénélope avait cru l'aimer jusqu'alors, ce n'était rien comparé à ce qu'elle éprouvait maintenant qu'elle le connaissait vraiment. Colin Bridgerton était spirituel, il avait fière allure, il était doté d'un humour pince-sans-rire qui faisait se pâmer toutes les femmes, mais surtout...

Colin Bridgerton était gentil.

Gentil. Que ce terme semblait naïf ! Cela aurait dû paraître banal, mais cela lui allait à la perfection. Il avait toujours un mot gentil pour Pénélope, et le jour où elle trouva le courage de répondre (autrement que par les simples salutations d'usage), il *l'écoula*. Ce qui ne fit que faciliter les choses la fois suivante.

À la fin de la saison, Pénélope s'avisa que Colin Bridgerton était le seul homme de sa connaissance avec qui elle pouvait avoir une *conversation*.

C'était de l'amour. De l'amour, de l'amour, de l'amour ! Peut-être y avait-il quelque ridicule à répéter ce mot, mais c'était pourtant celui qu'elle griffonnait sur des blocs de papier à lettres scandaleusement chers, à côté de *Madame Colin Bridgerton, Pénélope Bridgerton et Colin, Colin, Colin*. La feuille finissait en général dans l'âtre dès que Pénélope entendait des pas dans le couloir.

Dieu que c'était merveilleux d'éprouver de l'amour – même s'il n'était pas réciproque – envers quelqu'un de gentil ! Cela vous donnait l'impression d'être une personne très raisonnable.

Bien entendu, ce qui ne gâchait rien, Colin avait une allure folle, comme tous les Bridgerton de sexe masculin. Non seulement il possédait la célèbre chevelure Bridgerton auburn, la grande bouche souriante des Bridgerton, ainsi que leurs larges épaules et leur haute stature, mais, ce qui était sa marque personnelle, il était doté des plus fabuleux yeux verts qui existent.

Un regard propre à hanter les rêves d'une jeune fille.
Et Pénélope rêvait, rêvait, rêvait...

Le mois d'avril 1814 vit le retour de Pénélope dans les bals londoniens pour une deuxième saison, et même si celle-ci fut marquée par le même nombre de prétendants que la précédente (zéro), en toute honnêteté, elle ne fut pas si mauvaise que cela.

Par chance, Pénélope avait perdu une bonne dizaine de kilos, ce qui lui permettait désormais de trouver sa silhouette « agréablement ronde » plutôt que « hideusement boursouflée ». Elle était toujours aux antipodes de la minceur de liane en vogue à cette époque, mais au moins, elle avait assez maigri pour justifier le renouvellement complet de sa garde-robe.

Las ! Sa mère lui avait de nouveau imposé du jaune, de l'orange, et du rouge à l'occasion. Cette fois, lady Whistledown avait écrit :

Mlle Pénélope Featherington (la moins sotte des sœurs Featherington) portait une robe d'un jaune citron à vous faire grincer des dents.

Même si le compliment était indirect, il impliquait qu'elle était la plus intelligente de la famille.

Pénélope n'était pas la seule à faire l'objet de remarques cinglantes de la part de l'acerbé chroniqueuse. La brune Kate Sheffield, qui avait été comparée à une jonquille fanée dans sa robe jaune, allait pourtant épouser Anthony Bridgerton – frère aîné de Colin, et vicomte de surcroît !

Tout espoir n'était donc pas perdu pour Pénélope.

Enfin, pas tout à fait. Certes, Colin ne la demanderait jamais en mariage, mais au moins, il l'invitait à danser à chaque bal, et de temps en temps, elle le faisait rire. Elle savait qu'elle devrait se contenter de cela.

Ainsi allait la vie de Pénélope. Elle effectua une troisième saison, puis une quatrième. Ses sœurs aînées, Prudence et Philippa, ayant enfin convolé en justes noces, avaient quitté la maison maternelle. Mme Featherington ne renonçait pas à marier sa cadette – après tout, il avait fallu cinq saisons pour caser Prudence et Philippa –, mais cette dernière savait qu'elle était destinée à rester vieille fille. Elle n'aurait pas supporté d'épouser un homme alors qu'elle était si désespérément éprise de Colin. Et peut-être, tout au fond de son esprit – dans le coin le plus reculé, coincé entre les verbes français qu'elle n'avait jamais su conjuguer et les notions d'arithmétique qui ne lui étaient pas de la moindre utilité – avait-elle conservé un infime espoir.

Jusqu'à ce *fameux jour*.

Aujourd'hui encore, sept ans après, elle y faisait toujours référence en disant ce *fameux jour*.

Ce fameux jour, donc, elle quittait la demeure des Bridgerton où, comme d'habitude, elle avait pris le thé avec Éloïse, sa mère et ses sœurs. C'était juste avant que Benedict, le frère d'Éloïse, épouse Sophie, à l'époque où il ignorait qui était celle-ci et... Enfin, ce détail n'était pas très important, sinon que ce secret était peut-être le seul que lady Whistledown n'ait pas réussi à déterrer au cours des dix dernières années.

Quoi qu'il en soit, Pénélope s'apprêtait à sortir. Elle traversait le hall, les talons de ses bottines résonnant sur le dallage de marbre. Elle était en train d'ajuster sa pelisse avant de parcourir la courte distance qui la séparait de chez elle (juste au coin de la rue) lorsqu'elle entendit des voix. Des voix masculines. Appartenant aux Bridgerton.

Elle reconnut les trois frères aînés : Anthony, Benedict et Colin. C'était l'une de ces conversations typiquement masculines qui consistent essentiellement à maugréer et à se lancer des piques. Pénélope avait toujours adoré regarder les Bridgerton jouer à ce petit jeu. Ils avaient un tel esprit de famille !

Elle pouvait les voir par la porte d'entrée ouverte, mais ce n'est qu'une fois sur le seuil qu'elle comprit leurs paroles. Preuve qu'elle avait toujours le chic pour faire les choses au mauvais moment, la première voix qu'elle entendit fut celle de Colin, et ses paroles n'étaient guère flatteuses.

— ... *et je n'ai certainement pas l'intention de me marier avec Pénélope Featherington !*

— Oh !

L'exclamation lui échappa, vibrant dans l'air tel un sifflement trop aigu.

Les trois frères Bridgerton se tournèrent vers elle, la même expression horrifiée sur le visage, et Pénélope comprit qu'elle était sur le point de vivre le moment le plus effroyablement gênant de toute sa vie.

Elle garda le silence pendant ce qui lui parut une éternité puis, avec une dignité dont elle ne se serait jamais crue capable, elle regarda Colin droit dans les yeux et déclara :

— Je ne vous ai jamais demandé de m'épouser.

Les joues de Colin virèrent au rose vif, puis au rouge écarlate. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. C'était sans doute, songea Pénélope avec une amère satisfaction, la première fois de sa vie qu'il était à court de mots.

— Et je ne me souviens pas, ajouta-t-elle en déglutissant convulsivement, d'avoir jamais dit à qui que ce soit que j'espérais une demande de votre part.

— Pénélope, parvint enfin à articuler Colin, je suis vraiment désolé.

— Vous n'avez aucune raison de vous excuser.

— Si, insista-t-il. J'ai blessé votre fierté et...

— Vous ignoriez que j'étais là.

— Néanmoins, je...

— Vous n'avez pas l'intention de m'épouser, l'interrompit-elle d'une voix qui sonnait creux à ses propres oreilles. Où est le crime ? Moi, je n'ai pas l'intention d'épouser votre frère Benedict.

Ce dernier, qui ne semblait savoir où poser les yeux, sursauta à ces mots.

Pénélope serra les poings.

— Vous voyez ? Je ne blesse pas sa fierté en déclarant que je n'ai pas l'intention de l'épouser.

Elle se tourna vers Benedict, s'obligeant à chercher son regard.

— N'est-ce pas, monsieur Bridgerton ?

— Absolument, s'empressa d'acquiescer Benedict.

— Dans ce cas, n'en parlons plus, reprit-elle, surprise, pour une fois, de trouver *exactement* les mots qu'il fallait. Aucune fierté n'a été blessée. À présent, messieurs, si vous voulez m'excuser, j'aimerais rentrer chez moi.

Les trois hommes s'écartèrent aussitôt pour la laisser passer. Elle aurait fait une sortie impeccable si Colin ne lui avait soudain demandé :

— Vous n'avez pas de chaperon ?

Elle secoua la tête.

— J'habite au coin de la rue, lui rappela-t-elle.

— Certes, mais...

— Je vais vous accompagner, proposa Anthony tout naturellement.

— Je vous remercie, mais ce n'est vraiment pas indispensable, milord.

— Faites-moi plaisir, insista Anthony, d'un ton qui ne souffrait aucune réplique.

Pénélope hocha la tête, et tous deux s'éloignèrent sur le trottoir. Après avoir dépassé trois ou quatre maisons, Anthony déclara d'un ton étrangement respectueux :

— Il n'avait pas vu que vous étiez là.

Pénélope pinça légèrement les lèvres, non de colère, mais sous l'effet de la lassitude et de la résignation.

— Je sais. Ce n'est pas quelqu'un de cruel. Je suppose que votre mère l'a encore harcelé pour qu'il trouve une épouse.

Anthony acquiesça. La détermination de lady Bridgerton à voir ses huit enfants dûment mariés était légendaire.

— Elle m'aime bien, poursuivit Pénélope. Je parle de votre mère. Elle ne voit pas au-delà de cela, j'en ai peur. Mais, à la vérité, ce n'est pas tellement important qu'elle apprécie la fiancée de Colin.

— Ma foi, je ne dirais pas cela, répondit Anthony, qui ressemblait plus à un fils bien élevé qu'à un aristocrate craint et respecté. Je n'aimerais pas être marié à quelqu'un que ma mère n'apprécierait pas.

Il secoua la tête.

— C'est une force de la nature.

— Votre mère ou votre épouse ?

Il réfléchit un instant.

— Les deux, lâcha-t-il.

Ils marchèrent un moment en silence, puis Pénélope dit soudain :

— Colin devrait partir.

Anthony lui décocha un regard intrigué.

— Je vous demande pardon ?

— Il devrait partir. Voyager. Il n'est pas prêt à se marier, et votre mère ne pourra pas s'empêcher de le presser. Elle est certainement animée de bonnes intentions, mais...

Pénélope se mordit la lèvre, horrifiée à l'idée que le vicomte la soupçonne de critiquer lady Bridgerton. Pour sa part, elle considérait celle-ci comme la plus grande dame d'Angleterre.

— Ma mère n'a toujours que d'excellentes intentions, observa Anthony avec un sourire indulgent, mais vous avez sans doute raison. Peut-être Colin devrait-il s'en

aller. Il aime beaucoup voyager. Cela dit, il est tout juste de retour du pays de Galles.

— Ah oui ? murmura poliment Pénélope.

Comme si elle ne savait pas déjà qu'il était allé au pays de Galles !

— Nous voilà arrivés, fit Anthony tout en hochant la tête pour répondre à sa question. Nous sommes chez vous, n'est-ce pas ?

— Oui. Merci de m'avoir raccompagnée.

— Tout le plaisir a été pour moi, soyez-en certaine.

Pénélope le regarda s'éloigner, puis elle rentra... et fondit en larmes.

Le lendemain, le compte rendu suivant parut dans la *Chronique mondaine de lady Whistledown* :

Quelle agitation, hier, devant l'hôtel particulier de lady Bridgerton au 5, Brutton Street !

Pour commencer, on a vu Pénélope Featherington en compagnie non pas d'un, non pas de deux, mais de TROIS frères Bridgerton – un exploit jamais réalisé jusqu'à présent par l'infortunée jeune fille, qui a en général la triste réputation de faire tapisserie dans les soirées. Hélas (mais c'était sans doute prévisible) pour elle, lorsque Mlle Featherington est partie, c'était au bras du vicomte, le seul homme marié des trois.

Si Mlle Featherington parvient un jour à traîner un Bridgerton devant l'autel, cet événement marquera la fin du monde tel que nous le connaissons, et votre dévouée chroniqueuse, qui reconnaît volontiers qu'elle serait complètement désorientée dans un tel univers, se verrait contrainte de renoncer sur le champ à sa mission d'information.

Apparemment, même lady Whistledown avait compris combien les sentiments de Pénélope pour Colin étaient sans espoir.

Les années passèrent et, sans s'en rendre compte, Pénélope cessa d'être une débutante et se trouva assise avec les chaperons, observant sa jeune sœur Felicity – probablement la seule des sœurs Featherington à avoir reçu en héritage à la fois l'esprit et la beauté – faire ses débuts dans le monde.

Colin, qui paraissait avoir développé une passion pour les voyages, passait de moins en moins de temps en Angleterre. Quand il était de retour, cependant, il invitait toujours Pénélope à danser et avait toujours un sourire pour elle. De son côté, elle parvenait à faire comme si de rien n'était, comme s'il n'avait jamais clamé en pleine rue son dédain pour elle, comme si ses rêves n'avaient jamais volé en éclats.

Et quand il séjournait à Londres, c'est-à-dire assez rarement, ils renouaient une amitié spontanée, à défaut d'être profonde. Ce qui était bien tout ce que pouvait espérer une vieille fille de vingt-huit ans, n'est-ce pas ?

Aimer en vain n'est jamais confortable, mais Pénélope avait fini par s'y habituer.

1

Jour de joie pour les mères de filles à marier : Colin Bridgerton est rentré de Grèce !

Chers (et ignorants) lecteurs dont c'est la première saison à Londres, sachez que M. Bridgerton est le troisième de la légendaire fratrie des huit Bridgerton (d'où son prénom, Colin, commençant par un C ; il suit Anthony, Benedict et précède Daphné, Éloïse, Francesca, Gregory et Hyacinthe).

Bien que M. Bridgerton ne détienne aucun titre de noblesse et qu'il soit peu probable que cela arrive jamais (il arrive en septième position sur la liste des héritiers du titre, après les deux fils de l'actuel vicomte de Bridgerton, son frère aîné Benedict, puis les trois fils de celui-ci), il est considéré comme l'une des meilleures prises de la saison, en raison de sa fortune, de sa beauté, de sa silhouette, et par-dessus tout, de son charme. Il est cependant difficile de prédire si M. Bridgerton succombera aux séductions du bonheur matrimonial cette année. À trente-trois, il est certes en âge de convoler en justes noces, mais il n'a jamais manifesté d'intérêt particulier envers aucune jeune femme de bonne lignée et, ce qui n'arrange rien, il a l'étrange manie de quitter régulièrement Londres sur un coup de tête, attiré par quelque destination exotique.

*La Chronique mondaine de lady Whistledown,
2 avril 1824*

— Écoute cela ! glapit Portia Featherington. Colin Bridgerton est de retour !

Pénélope leva les yeux de sa broderie. Sa mère serrait la dernière édition de *La Chronique mondaine de lady Whistledown* avec la même énergie qu'elle aurait mise à agripper une corde la retenant, suspendue dans le vide, au sommet d'un immeuble.

— Je sais, murmura Pénélope.

Portia fronça les sourcils. Elle détestait que quiconque soit informé d'une rumeur avant elle.

— Comment avez-vous pu lire le *Whistledown* avant moi ? J'ai dit à Briarly de me le mettre de côté et de ne laisser personne...

— Je ne l'ai pas vu dans le *Whistledown*, l'interrompit Pénélope, avant qu'elle s'en prenne au pauvre majordome, qui n'avait déjà pas la tâche facile. Felicity me l'a dit hier après-midi. Elle l'a appris par Hyacinthe Bridgerton.

— Ta sœur passe beaucoup de temps chez les Bridgerton.

— Moi aussi, lui rappela Pénélope tout en se demandant où sa mère voulait en venir.

Portia se tapota la joue de l'index, comme toujours lorsqu'elle réfléchissait à quelque complot.

— Colin Bridgerton est en âge de chercher une épouse.

Pénélope parvint à fermer les paupières juste avant que les yeux ne lui sortent de la tête.

— Colin Bridgerton n'épousera jamais Felicity !

Portia haussa les épaules.

— On a vu des unions plus étranges.

— Eh bien, pas moi, marmonna Pénélope.

— Anthony Bridgerton s'est bien marié avec cette Kate Sheffield, qui était encore moins courtisée que *toi* !

Ce n'était pas tout à fait vrai. Du point de vue de Pénélope, Kate et elle étaient sur le même barreau dans l'échelle sociale. Toutefois, elle ne voyait pas l'utilité de contredire sa mère, qui croyait peut-être

lui avoir adressé un compliment en lui rappelant que d'autres jeunes femmes étaient encore moins recherchées qu'elle.

Pénélope pinça les lèvres. Les « compliments » de sa mère étaient en général aussi doux que des piqûres de guêpes.

— N'y vois pas de critique de ma part, ajouta Portia, soudain pleine de sollicitude. À vrai dire, je suis plutôt contente que tu sois célibataire. Je suis seule au monde, à l'exception de mes filles, et il est rassurant de savoir que l'une d'entre vous prendra soin de moi dans mes vieux jours.

Pénélope vit soudain l'avenir tel que le décrivait sa mère, et songea que le plus sage serait peut-être d'épouser le premier venu. Bien qu'elle se soit depuis longtemps résignée au célibat, elle s'était toujours imaginée chez elle, dans une petite maison de ville, ou un cottage au bord de la mer.

Ces derniers temps, cependant, Portia avait une fâcheuse tendance à saupoudrer sa conversation d'allusions à son grand âge et à sa chance que Pénélope puisse prendre soin d'elle. Peu lui importait que Prudence et Philippa aient épousé des hommes suffisamment fortunés pour pourvoir à son confort. Ni qu'elle ne soit pas elle-même dans la misère, puisqu'un quart de sa propre dot avait été mis de côté pour son usage personnel.

Non, dans sa bouche « prendre soin d'elle » n'avait rien à voir avec l'argent. Ce qu'il fallait à Portia, c'était une esclave.

Pénélope poussa un soupir. Elle se montrait trop dure envers sa mère, même si ce n'était qu'en esprit. Cela lui arrivait trop souvent. Sa mère l'aimait, elle le savait, et elle l'aimait en retour.

Ce qui ne l'empêchait pas de la trouver parfois exaspérante.

Elle espérait que cela ne faisait pas d'elle quelqu'un de mauvais, mais, en toute franchise, sa mère aurait

épuisé la patience de la plus aimante et la plus dévouée des filles, et comme Pénélope était la première à le reconnaître, elle pouvait se permettre d'être parfois un brin sarcastique.

— Pourquoi ne penses-tu pas que Colin Bridgerton pourrait épouser Felicity ? interrogea Portia.

Pénélope leva les yeux, prise de court. Elle avait cru que le sujet était clos. Elle aurait dû se méfier : sa mère était un modèle de ténacité.

— Eh bien, dit-elle lentement, pour commencer, elle a douze ans de moins que lui.

— Pfft ! fit Portia en balayant l'argument d'un revers de main. Ce n'est rien, et tu le sais.

Pénélope se piqua le doigt avec son aiguille et laissa échapper un petit cri.

— De toute façon, poursuivit sa mère allègrement, il a déjà...

Elle parcourut le journal afin de chercher l'âge de l'intéressé.

— ... trente-trois ans ! Comment pourrait-il ne pas y avoir une bonne dizaine d'années d'écart entre sa femme et lui ? Tu ne penses tout de même pas qu'il va épouser quelqu'un de *ton* âge !

Pénélope porta le doigt à sa bouche. Elle savait que c'était inconvenant, mais il fallait qu'elle morde quelque chose pour ne pas lâcher quelque remarque acerbe et horriblement agressive.

Sa mère disait vrai. Dans le beau monde, de nombreux mariages, pour ne pas dire la plupart, se contractaient entre des hommes faits et des jeunes filles qui étaient leurs cadettes de douze ans, voire plus. Cependant, la différence d'âge qui séparait Colin de Felicity lui semblait un gouffre. Peut-être parce que...

Pénélope ne parvint pas à réprimer une grimace de dégoût.

— Elle est comme une sœur pour lui. Une petite sœur.

— Vraiment, Pénélope, je ne pense pas que...

— Ce serait presque incestueux, marmonna Pénélope.

— Que disais-tu ?

Pénélope reprit son ouvrage d'une main énergique.

— Rien.

— Je suis sûre que tu as dit quelque chose.

Pénélope secoua la tête.

— Je me suis raclé la gorge. Sans doute aurez-vous cru...

— Je t'ai entendue dire quelque chose. J'en suis sûre.

Pénélope gémit. Un avenir aussi morne que déprimant se profilait à l'horizon.

— Maman, dit-elle avec la patience, sinon d'une sainte, du moins d'une nonne très dévote, Felicity est pratiquement fiancée à M. Albansdale.

Portia se frotta littéralement les mains.

— Elle ne s'engagera pas si elle peut mettre le grappin sur Colin Bridgerton.

— Felicity préférerait mourir que de tenter de séduire Colin.

— Allons donc ! C'est une fille intelligente. N'importe qui comprendrait que Colin Bridgerton est un bien meilleur parti.

— Mais Felicity *aime* M. Albansdale !

Portia s'adossa à sa bergère tendue de velours.

— Certes.

— En outre, ajouta Pénélope avec chaleur, M. Albansdale est en possession d'une fortune tout à fait respectable.

Portia recommença à se tapoter la joue de l'index.

— C'est juste. Pas aussi respectable, précisa-t-elle d'un ton coupant, que la part de l'héritage Bridgerton qui revient à Colin, mais je suppose qu'elle n'est pas à négliger.

Pénélope savait qu'elle n'aurait pas dû insister, mais elle ne put retenir une dernière réplique.

— En toute franchise, maman, M. Albansdale est un fiancé parfait pour Felicity. Nous devrions nous réjouir pour elle.

— Je sais, je sais, grommela Portia. Seulement, j'aurais bien aimé que l'une de mes filles passe la bague au doigt de l'un des frères Bridgerton. Quel coup d'éclat ! Tout Londres parlerait de moi pendant des semaines. Des années, peut-être !

Pénélope planta son aiguille dans le coussin à côté d'elle. Ce n'était pas le moyen le plus efficace pour soulager sa colère, mais l'alternative aurait consisté à bondir sur ses pieds en hurlant « Et moi ? ». Portia semblait considérer qu'une fois Felicity mariée, ses espoirs d'une union entre les Featherington et les Bridgerton s'éteindraient définitivement. Mais Pénélope n'était pas encore mariée ! Elle ne comptait donc pour rien ?

Était-ce trop demander que de vouloir que sa mère la considère avec la même fierté que ses trois autres filles ? Pénélope savait que jamais Colin ne se fiancerait avec elle, mais une mère ne pouvait-elle fermer les yeux sur les défauts de ses enfants ? Il était évident pour Pénélope que ni Prudence, ni Philippa, ni même Felicity n'avaient la moindre chance de séduire un Bridgerton. Pourquoi Portia semblait-elle penser que leurs charmes surpassaient à ce point les siens ?

Certes, Pénélope devait admettre que la popularité de Felicity dépassait celle de ses trois aînées réunies, mais Prudence et Philippa n'avaient jamais été très recherchées. Elles avaient erré à la lisière des salles de bal tout autant qu'elle-même.

À la différence, bien sûr, qu'elles étaient à présent mariées. Pour rien au monde Pénélope n'aurait voulu de l'un ou l'autre de leurs époux, mais au moins, elles n'étaient plus célibataires.

Par chance, les préoccupations de Portia prirent un tour plus léger.

— Il faut que j'aille rendre visite à Violet, décréta-t-elle. Elle doit être tellement soulagée que Colin soit de retour. La pauvre, ajouta-t-elle avec un soupir théâtral. Elle s'inquiète à son sujet, vois-tu...

— Je sais.

— Vraiment, je trouve que c'est plus qu'une mère ne devrait avoir à supporter. Il vagabonde ici et là, Dieu seul sait où, dans des contrées *barbares*...

— Je crois que les Grecs sont chrétiens, murmura Pénélope en baissant les yeux sur son ouvrage.

— Ne sois pas impertinente, Pénélope Anne Featherington ! Ils sont *catholiques* ! s'écria Portia en frémissant sur le dernier mot.

— Pas du tout, répliqua Pénélope en renonçant à sa broderie, qu'elle posa à côté d'elle. Ils sont orthodoxes, c'est-à-dire chrétiens d'Orient.

— Donc, ils n'appartiennent pas à l'Église d'Angleterre, riposta Portia avec un reniflement de mépris.

— Dans la mesure où ils sont grecs, je suppose que cela ne les inquiète pas outre mesure.

Portia fronça les sourcils d'un air désapprobateur.

— Comment se fait-il que tu sois si bien informée de la religion des Grecs, à propos ? Non, ne dis rien, reprit-elle avec un geste théâtral. Tu l'as encore *lu* quelque part.

Pénélope battit des cils tout en cherchant une réponse appropriée.

— Tu lis beaucoup, enchaîna Portia dans un soupir. J'aurais sans doute pu te caser depuis des années si tu avais montré plus d'intérêt pour les raffinements de la vie mondaine et un peu moins pour... pour...

— Pour ? insista Pénélope.

— Je ne sais pas. Ce qui fait que tu as si souvent l'air ailleurs, le regard perdu dans le vide.

— Je réfléchis, dit Pénélope d'un ton posé. Parfois, j'apprécie de m'arrêter un instant pour réfléchir.

— T'arrêter de quoi ? voulut savoir Portia.

Pénélope ne put réprimer un sourire. Les interrogations de Portia résumaient assez bien le gouffre qui les séparait.

— De rien, maman. De rien.

Portia parut sur le point de poursuivre, mais y renonça. Ou peut-être avait-elle simplement faim. Elle

s'empara d'un biscuit sur le plateau du thé et le fourra dans sa bouche.

Pénélope faillit prendre le dernier, mais préféra finalement le laisser à sa mère. Pendant que celle-ci avait la bouche pleine, elle ne parlait pas. Et la dernière chose dont Pénélope avait besoin, c'était de se lancer dans une nouvelle discussion au sujet de Colin Bridgerton.

— Colin est de retour !

Pénélope leva les yeux de son livre – *Brève Histoire de la Grèce* – lorsque Éloïse se rua dans sa chambre. Comme d'habitude, celle-ci ne s'était pas fait annoncer. Le majordome des Featherington était tellement habitué à la voir dans la maison qu'il la traitait comme un membre de la famille.

— Ah oui ? fit Pénélope en arborant une expression indifférente assez convaincante (à son avis).

Bien entendu, elle se dépêcha de glisser *Brève Histoire de la Grèce* sous *Mathilda*, le roman de S. R. Fielding qui avait fait un malheur l'année précédente, et offrait l'avantage d'être assez volumineux pour dissimuler *Brève Histoire de la Grèce*.

Éloïse s'assit sur le siège du bureau de Pénélope.

— Oui, et il est tout bronzé...

— Il était en Grèce, non ?

Éloïse hocha la tête.

— Il dit que la guerre a encore empiré là-bas, et que la situation était devenue trop dangereuse. Alors il est allé à Chypre.

— Tiens, tiens ! fit Pénélope en souriant. Lady Whistledown était mal informée.

Éloïse lui adressa le fameux sourire Bridgerton, et Pénélope songea une fois de plus à la chance qu'elle avait de l'avoir pour meilleure amie. Éloïse et elle étaient inséparables depuis l'âge de dix-sept ans. Elles avaient vécu ensemble leurs saisons londoniennes, avaient atteint ensemble l'âge adulte et, pour le plus

grand désespoir de leurs mères respectives, étaient restées toutes deux célibataires.

Éloïse affirmait qu'elle n'avait pas encore rencontré la bonne personne.

Quant à Pénélope... Eh bien, personne ne lui posait la question.

— A-t-il aimé Chypre ? s'enquit-elle.

Éloïse laissa échapper un soupir.

— Il dit que c'est superbe. Comme j'aimerais voyager ! J'ai l'impression que tout le monde est allé quelque part sauf moi.

— Et moi, lui rappela Pénélope.

— Et toi, acquiesça Éloïse. Dieu merci, tu es là.

— Éloïse ! s'écria Pénélope en lui lançant un oreiller.

En vérité, elle aussi était reconnaissante d'avoir Éloïse. Chaque jour, elle s'en réjouissait. Bien des femmes traversaient l'existence sans avoir d'amie proche, mais elle, elle avait quelqu'un à qui elle pouvait tout dire. Enfin, presque tout. Jamais Pénélope ne lui avait avoué ses sentiments pour Colin, bien qu'elle la soupçonnât d'avoir deviné la vérité. Éloïse avait cependant bien trop de tact pour y faire allusion, ce qui ne faisait que confirmer la certitude de Pénélope que Colin ne l'aimerait jamais. Si Éloïse avait estimé, même un instant, que Pénélope avait une chance de conquérir le cœur de son frère, elle aurait mis au point une stratégie à faire pâlir d'envie un général aguerri.

Lorsqu'elle avait une idée en tête, Éloïse devenait terriblement autoritaire.

— ... alors il a dit que la mer était si démontée qu'il a rendu tout son repas par-dessus le bastingage et...

Éloïse s'interrompit et fronça les sourcils.

— Tu ne m'écoutes pas.

— Non, admit Pénélope. Enfin, si, en partie. Je refuse de croire que Colin t'ait avoué une telle faiblesse.

— Je suis tout de même sa sœur.

— Il sera furieux contre toi s'il apprend que tu me l'as dit.

— Il s'en moque. Tu es comme une sœur, pour lui.
Pénélope sourit, mais ne put retenir un soupir.

— Maman lui a demandé – bien sûr – s'il envisageait de rester en ville pour la saison, poursuivit Éloïse, et – bien sûr – il est resté très évasif, mais j'ai décidé de l'interroger moi-même...

— Habilement manœuvré, commenta Pénélope à mi-voix.

Éloïse lui lança à son tour l'oreiller.

— J'ai réussi à lui faire admettre que oui, il pense rester au moins quelques mois. Mais il m'a fait promettre de ne pas le répéter à maman.

— Eh bien, ce n'est pas...

Pénélope s'éclaircit la voix.

— ... très intelligent de sa part. Si votre mère croit qu'il n'est là que pour peu de temps, elle va redoubler d'efforts pour le marier. J'aurais cru que c'était là ce qu'il voulait éviter.

— C'est apparemment son principal but dans la vie, renchérit Éloïse.

— S'il s'arrangeait pour lui faire croire qu'il n'y a pas de raisons de précipiter les choses, peut-être le laisserait-elle un peu plus tranquille.

— L'idée est intéressante, admit Éloïse, mais sans doute plus convaincante en théorie qu'en pratique. Maman est si résolue à le marier que cela ne changerait pas grand-chose qu'elle redouble d'efforts. Ceux qu'elle fournit en temps normal suffisent déjà à le rendre fou.

— Peut-on devenir doublement fou ? demanda Pénélope, songeuse.

Éloïse inclina la tête de côté.

— Aucune idée, répondit-elle. Je ne suis pas certaine d'avoir envie de le découvrir.

Elles s'absorbèrent toutes deux dans un silence pensif, ce qui leur arrivait rarement, puis Éloïse bondit sur ses pieds en déclarant :

— Il faut que j'y aille.

Pénélope sourit. Les gens qui ne connaissaient pas bien Éloïse s'étonnaient souvent de sa tendance à sauter du coq à l'âne, mais Pénélope savait qu'elle avait ses raisons. Lorsque Éloïse s'était fixé un but, rien ne pouvait l'en détourner. Par conséquent, si elle décidait soudain de partir, cela avait très probablement un rapport avec un sujet dont elles venaient de parler.

— Colin doit passer prendre le thé, expliqua-t-elle.

Pénélope sourit. Elle aimait bien avoir raison.

— Tu devrais venir, proposa Éloïse.

Pénélope secoua la tête.

— Il voudra rester en famille.

— Tu as sans doute raison, reconnut Éloïse. Bon, eh bien, je me sauve. Désolée d'être restée si peu de temps ; je voulais juste m'assurer que tu avais appris le retour de Colin.

— *Whistledown*, lui rappela Pénélope.

— Exact. Où cette femme trouve-t-elle donc ses informations ? demanda Éloïse, visiblement intriguée. Je t'avoue que, parfois, elle en sait tellement sur ma famille que je me demande si je ne devrais pas m'en inquiéter.

— Elle ne pourra pas continuer éternellement, fit remarquer Pénélope en se levant pour raccompagner son amie. Quelqu'un finira bien par deviner son identité, tu ne crois pas ?

— Je ne sais pas.

Éloïse ouvrit la porte.

— C'est ce que je croyais, poursuivit-elle, mais cela fait maintenant dix ans que ça dure, et même plus. Si elle avait dû être démasquée, ce serait déjà fait.

Pénélope suivit Éloïse dans l'escalier.

— Un jour ou l'autre, elle commettra une erreur. Forcément. Ce n'est qu'un être humain.

Éloïse éclata de rire.

— Et moi qui la prenais pour un demi-dieu !

Elle s'immobilisa et fit volte-face si soudainement que Pénélope la heurta, au risque de les faire rouler toutes deux en bas des quelques marches qui restaient.

— Tu sais quoi ? demanda Éloïse.

— Pas la moindre idée.

Éloïse ne se donna même pas la peine de faire une grimace.

— Je parie qu'elle a *déjà* fait cette erreur, déclara-t-elle.

— Pardon ?

— Tu l'as dit toi-même. Elle – ou il, va savoir – écrit cette chronique depuis plus de dix ans. Personne ne pourrait en faire autant sans jamais se tromper. Tu sais ce que je pense ?

Pénélope écarta les mains en signe d'impatience.

— Je pense que le problème, c'est que nous sommes tous trop stupides pour remarquer ses bourdes.

Pénélope la considéra un instant avant d'éclater de rire.

— Oh, Éloïse ! s'écria-t-elle. Je t'adore !

— J'ai bien de la chance, vieille fille que je suis ! Il faudra que nous nous installions ensemble quand nous serons de vieilles carcasses de trente ans.

Pénélope s'accrocha à cette idée comme à un radeau de sauvetage.

— Tu crois que ce serait possible ?

Puis, baissant la voix, et après avoir balayé le hall d'un regard furtif, elle ajouta :

— Ma mère commence à parler de son grand âge à une fréquence alarmante.

— En quoi est-ce si alarmant ?

— Je figure toujours dans le tableau qu'elle peint de son avenir. Dans le rôle de la domestique.

— Mince !

— Le mot qui m'est venu à l'esprit était moins raffiné.

— Pénélope ! fit mine de se fâcher Éloïse.

— J'adore maman.

— Je sais, répondit Éloïse d'un ton apaisant.

— Non, vraiment.

L'ombre d'un sourire retroussa les lèvres d'Éloïse.

— Le problème, c'est que...

Éloïse leva la main pour l'interrompre.

— Inutile d'en dire plus, je comprends parfaitement.

Je... Oh ! Bonjour, madame Featherington !

— Éloïse, fit Portia en traversant le hall d'un air affairé. J'ignorais que vous étiez ici.

— Je suis entrée furtivement. Sournement, même. Portia lui adressa un sourire indulgent.

— J'ai appris que votre frère était de retour.

— Oui, nous sommes tous très heureux.

— Je m'en doute, surtout votre mère.

— En effet. Elle est folle de bonheur. Je crois qu'elle est déjà en train d'établir une liste.

Portia se redressa de toute sa hauteur et son visage s'éclaira, comme chaque fois qu'elle entendait quelque chose qui pouvait être assimilé à un potin.

— Une liste ? Quelle sorte de liste ?

— Eh bien, vous savez, le même style que celles qu'elle a rédigées pour tous ses enfants en âge de se marier. Les fiancées potentielles, et tout ça.

— Je serais curieuse de savoir, fit remarquer Pénélope avec flegme, ce qu'il faut entendre par « tout ça ».

— Quelquefois, elle ajoute les noms de personnes qui n'ont vraiment pas leur place sur la liste dans le seul but de souligner les qualités des *bons* candidats.

Portia éclata de rire.

— Peut-être te fera-t-elle figurer sur la liste de Colin, Pénélope !

Pénélope ne rit pas. Éloïse non plus. Portia ne parut pas s'en apercevoir.

— Eh bien, je ferais mieux d'y aller, fit Éloïse en toussotant. Nous attendons Colin pour le thé. Maman veut que toute la famille soit présente.

— Vous allez tous tenir dans le salon ? s'inquiéta Pénélope.

La demeure de lady Bridgerton était vaste, mais sa famille, à savoir les enfants Bridgerton avec leurs conjoints et leur progéniture, comptait vingt et une personnes. Un véritable clan !

— Nous allons à Bridgerton House, expliqua Éloïse.

Sa mère avait quitté la résidence londonienne officielle des Bridgerton après le mariage de son fils aîné. Anthony, qui était vicomte depuis l'âge de dix-huit ans, avait dit à Violet qu'elle n'avait nulle raison de s'en aller, mais celle-ci avait insisté : sa femme et lui avaient besoin d'un peu d'intimité. En conséquence, Anthony et Kate habitaient Bridgerton House avec leurs trois enfants, et Violet vivait avec ses enfants encore célibataires (à l'exception de Colin, qui avait son propre appartement) quelques rues plus loin, au 5, Brutton Street. Après une année de vaines tentatives pour trouver un nom à la nouvelle demeure de leur mère, ses enfants avaient fini par l'appeler simplement le Numéro Cinq.

— Amusez-vous bien, dit Portia. Je dois aller chercher Felicity. Nous avons rendez-vous chez la modiste et nous sommes en retard.

Éloïse regarda Portia disparaître en haut de l'escalier, puis dit à Pénélope :

— Ta sœur passe un temps fou chez la couturière.

Pénélope haussa les épaules.

— Toutes ces séances d'essayage la rendent folle, mais maman a l'espoir qu'elle fasse un grand mariage. J'ai peur qu'elle ne soit convaincue que Felicity peut mettre le grappin sur un duc si elle porte la bonne robe.

— N'est-elle pas pratiquement fiancée à M. Albansdale ?

— J'imagine qu'il fera sa demande officielle la semaine prochaine, mais en attendant, maman ne veut fermer aucune porte.

Elle leva les yeux au plafond.

— Tu ferais bien de prévenir ton frère de garder ses distances.